

Hommage
à Charles Wackenheim

Passeurs d'espérance

*Recherches
sur le sens chrétien
du salut*

Passeurs d'espérance

Passeurs d'espérance
Recherches sur le sens chrétien du salut
Hommage à Charles Wackenheim

Avec les contributions de

Yves-Marie Blanchard

Jean-Georges Boeglin

Édouard Cothenet

Claude Geffré

Étienne Grieu

Simon Knaebel

Henri Madelin

Jean-Michel Maldamé

Alfred Marx

Marie-Laurent Schillinger

Jacques Schlosser

Gérard Siegwalt

Marie-Jo Thiel

Raymond Winling

LETHIELLEUX

Groupe DDB

© Lethielleux, 2011
Groupe Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-249-62132-1
ISBN pdf : 9782249625268

Préface

Ce livre est né d'un paradoxe. Au cours du ^{xx}e siècle, la pensée chrétienne était passée d'un discours prolix sur les « fins dernières » de l'homme et de l'univers à une discrétion proche de l'aphasie. Le paradoxe, c'est que ce quasi-silence de la théologie fut relayé par un foisonnement d'essais, de manifestes et d'études prospectives mettant en œuvre des conceptions séculières de l'idée de salut. Depuis deux ou trois décennies, il est de plus en plus souvent question de « sauver » ou du moins de « sauvegarder », non seulement des biens culturels ou des espèces vivantes en voie d'extinction, mais les équilibres fondamentaux de la population mondiale, voire la planète Terre elle-même. Ces défis gigantesques, nul ne les maîtrise, mais aucun esprit sensé, croyant ou non, ne saurait désormais s'y dérober.

Avec un groupe d'anciens collègues et étudiants désireux de m'offrir un recueil de textes à l'occasion de mes quatre-vingts ans, nous avons estimé qu'il pouvait être utile de remettre sur le métier et d'examiner à frais nouveaux les problèmes posés par le sens chrétien du salut. Le projet a été pris en charge par des spécialistes de l'exégèse biblique, de l'histoire doctrinale, de la philosophie ancienne et moderne, de la théologie systématique, de la sociologie religieuse, de l'écologie et de la bioéthique. Voici le résultat de cette entreprise pluridisciplinaire, que nous avons voulue à la fois équitable à l'égard des données traditionnelles et résolument ouverte sur le présent et l'avenir.

On ne se sauve pas soi-même

Que Jésus et ses premiers disciples aient réservé au salut de l'homme une place de choix dans leur prédication, le Nouveau Testament en témoigne abondamment. Mais que faut-il entendre par là ? « Sauveur », « sauver », « être sauvé », qu'est-ce à dire ? Qui sauve qui, de quoi et à quelles conditions ?

À vrai dire, la question du salut touche, en l'homme, à une quête essentielle et probablement universelle. Face aux incohérences de l'histoire vécue, les humains postulent un sens global de l'existence ; face au mal sous toutes ses formes, une soif inextinguible de justice et de bien-être fait espérer à chacun qu'elle sera un jour pleinement assouvie. Parce qu'il se nourrit de désir et de raison, cet espoir d'accomplissement est exposé à une multitude de ruses, de déguisements et d'illusions. Il nous arrive en particulier de rêver d'une plénitude d'être qui nous arracherait au risque, à la faillibilité et à la finitude, autant dire à la condition humaine. Or, à cette « logique du même », vœu imaginaire d'un bonheur autocentré et supposé naturel, l'Écriture et la Tradition opposent une « logique de l'autre », qui implique de la part de l'homme la reconnaissance de son incomplétude et de son besoin d'altérité. C'est en s'acceptant tel que Dieu le voit, créature et pécheur, que l'homme peut espérer être guéri par un autre – guéri non pas de son libre arbitre ou de sa responsabilité, mais des prétentions de son narcissisme. Et cet autre ne peut être que l'Autre absolu, Dieu, sur qui nulle créature ne saurait mettre la main.

La différence radicale entre l'homme et le Créateur explique la profusion de symboles et de métaphores qui émaillent tout discours sur le salut. Juifs et chrétiens ont inlassablement puisé dans leur expérience du monde des images et des concepts aptes à rendre compte d'une espérance ultime fondée sur leur foi en Dieu. Exode, victoire, délivrance, affranchissement, libération, guérison, rachat, restauration, réconciliation, justification : telles sont quelques-unes des représentations qui ont permis aux générations

successives de croyants de dire et de penser le don du salut. Après s'être imposée un moment, chacune de ces figures s'est ensuite avérée insuffisante ou inadéquate. La diversité même des expressions offrait un critère de correction dialectique.

Il est toutefois possible de dégager des textes normatifs une structure rémanente de la réflexion chrétienne sur le salut. Dès les premiers siècles de l'Église, deux crises majeures y ont contribué : la crise gnostique et la crise pélagienne. La gnose réservait le salut à une démarche de connaissance ésotérique, apanage d'une élite de croyants « spirituels ». Le dualisme inhérent à cette conception prenait le contre-pied de l'intelligence biblique du salut qui, elle, reconnaît une valeur positive au corps et à l'histoire concrète. À force d'opposer l'esprit à la matière, les gnostiques compromettaient l'altérité par excès, ruinant en particulier les catégories d'alliance et d'incarnation. Quant aux pélagiens, c'est au contraire par défaut qu'ils exténuaient le principe d'altérité : en privilégiant à outrance l'effort volontaire de l'homme, ils enfermaient celui-ci dans le piège fallacieux de l'autorédemption. Ni illumination spiritualiste, ni performance morale, le salut demande à être accueilli comme une grâce, dans une relation de confiance inconditionnelle au tout Autre.

Selon les livres inspirés, Dieu se donne à connaître comme l'initiateur d'une alliance avec Israël et, à terme, avec le genre humain tout entier. Yahvé se comporte en « Sauveur », inébranlablement fidèle à ses promesses et toujours prêt à pardonner les infidélités de son peuple. L'homme de la Bible expérimente les initiatives salutaires de Dieu par rapport, soit à un état de servitude, soit aux séductions de l'idolâtrie, soit à la détresse d'un individu ou d'un groupe ou à la mort elle-même. À travers les aléas de l'histoire personnelle et collective, Dieu n'offre rien d'autre, en définitive, que sa parole et des signes de son amour fidèle. C'est ce qu'affirmera par exemple l'épître à Tite : « Autrefois, nous étions insensés, rebelles, égarés, (...) nous haïssant les uns les autres. Mais lorsque se sont manifestés la bonté de Dieu notre Sauveur et son

amour pour les hommes, il nous a sauvés, non en vertu d'œuvres que nous aurions accomplies nous-mêmes dans la justice, mais en vertu de sa miséricorde, par le bain de la nouvelle naissance, et de la rénovation que produit l'Esprit Saint » (3,3-5).

Ni uniquement politique ou économique, ni exclusivement psychologique ou spirituel, le don du salut concerne pourtant toutes les dimensions de la vie humaine. Ce n'est pas en s'évadant de l'histoire, mais en l'assumant dans son épaisseur imprévisible que les hommes se mettent en état d'y reconnaître et d'y inscrire le projet de Dieu. On est fondé à le discerner là où la solidarité triomphe du repliement sur soi ou encore là où le pardon l'emporte sur le mépris et la vengeance. Le dessein sauveur de Dieu s'accomplit lorsque des hommes et des femmes se mobilisent au service de la justice, de la paix, de la dignité des plus faibles, des pauvres et des exclus. Indéfectible, l'offre de salut l'est assurément de la part de Dieu ; du côté des hommes, elle est l'objet d'un accueil incertain et toujours déficient. C'est en prenant conscience de notre impuissance que nous apprenons à entrer dans une relation qui peut nous sauver. L'apôtre Paul témoigne de cette expérience lorsqu'il écrit : « Le Seigneur m'a déclaré : *Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse* » (2 Co 12,9).

Le Fils et l'Esprit sauveurs

Aux yeux des chrétiens, l'historicité et l'essence relationnelle du salut culminent dans la figure de Jésus de Nazareth, confessé comme Seigneur à l'égal de Dieu. Par rapport au judaïsme, il y a là une rupture et une innovation indiscutables. Pourtant, les réflexions qui précèdent soulignent aussi la continuité entre les deux alliances. C'est le Dieu sauveur de la Bible hébraïque qui se rend personnellement présent au monde en Jésus, moyennant ses faits et gestes, sa parole, sa passion, sa mort, sa résurrection et l'envoi de l'Esprit. Dès les origines, l'Orient chrétien mettra

l'accent plutôt sur le mystère épiphanique, c'est-à-dire sur l'incarnation du Verbe de Dieu considérée comme le cœur de l'histoire du salut. La pensée occidentale privilégiera progressivement la dimension sacrificielle de la mort du Christ.

D'après l'Évangile de Matthieu (1,21), l'ange du Seigneur enjoignit à Joseph de donner au fils de Marie de nom de Jésus, « car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés ». Après la résurrection de Jésus, l'apôtre Pierre fera écho au message angélique en déclarant devant le sanhédrin : « Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés » (Ac 4,12). Comme toujours en milieu sémitique, l'étymologie du nom est ici pleine de sens : Jésus signifie « Yahvé est sauveur ». Par la venue et l'action de Jésus, Dieu sauve en proposant à tout homme le dialogue vivifiant instauré jadis avec Israël. Sur le fond, le salut *chrétien* ne diffère pas du salut *juif* puisque c'est le même Dieu qui est à l'œuvre de part et d'autre.

On se perd en conjectures stériles si l'on isole la mort de Jésus de sa vie terrestre ou de sa résurrection. De sa naissance à sa Pâque, le destin historique de cet homme forme un tout. Son enseignement et certaines de ses initiatives l'ont conduit au supplice de la croix ; en le ressuscitant des morts, Dieu a répondu par une œuvre de vie à l'œuvre de mort perpétrée par des hommes. Peut-être l'idée de martyr – telle qu'elle apparaît déjà dans le second livre d'Isaïe (Is 52-53) – s'applique-t-elle mieux que celle de sacrifice à la passion de Jésus. Le martyr, c'est le témoin qui risque sa vie par fidélité à la mission dont il se sait investi. La violence infligée au témoin est l'épreuve cruciale où éclate la vérité de son attitude profonde, choisie, elle, en pleine connaissance de cause. C'est cette dernière qui donne sens et valeur à l'effusion de sang, et non l'inverse. Une vie entièrement donnée à Dieu et aux autres acquiert, par la sanction du martyr, une portée salutaire pour ceux et celles qui s'ouvrent à ce message. Cela se vérifie éminemment dans le cas de Jésus, le « témoin fidèle » dont la vie, la mort et la résurrection forment un unique acte sauveur de Dieu.

« Mort pour nous », « mort pour nos péchés » : ces expressions sont à replacer dans leur contexte originel, où la signification salutaire de la mort de Jésus découle à la fois de ce qui l'a précédée et de ce qui allait la suivre.

Des deux « missions » trinitaires, celle du Fils et celle du Saint-Esprit, la tradition occidentale a surtout retenu la première, tandis que l'Orient a constamment souligné l'importance de la seconde. Il est certain, en tout cas, que Paul et Luc, chacun à sa manière, présentent la réalisation actuelle du salut comme l'œuvre par excellence de l'Esprit Saint. Par l'Esprit, Dieu manifeste tout ensemble la discrétion de son offre de salut et son extension universelle. « Parfois, déclare Vatican II, le Saint-Esprit prévient l'action apostolique ». Le Concile renoue ainsi avec la vision biblique et patristique de l'Esprit qui, « soufflant où il veut », agit librement dans le monde et dans le cœur des hommes, à l'intérieur comme à l'extérieur des institutions religieuses ; il remplit un rôle prophétique et sanctificateur.

En insistant sur la mission de l'Esprit dans l'œuvre du salut, on se prémunit aussi contre la fâcheuse inversion qui subordonne la rédemption au règne du péché, et notamment du péché originel. Une lecture superficielle de l'épître aux Romains voit dans le péché d'Adam la « cause formelle » du salut opéré par le Christ. Il y aurait eu tout d'abord le péché des hommes (et la mort comme conséquence du péché) qui aurait rendu nécessaire, en quelque sorte, la mort de Jésus, source de justification et de vie. C'est la chute de l'homme, et non le dessein d'amour de Dieu, qui commanderait toute l'histoire du salut. Or l'apôtre Paul raisonne en sens exactement inverse. Selon lui, c'est Jésus Christ, appelé le second Adam, qui révèle, par un effet de contraste, la gravité de la faute attribuée au premier Adam. Ce qui est décisif dans la pensée paulinienne, c'est « la grâce de Dieu, accordée en un seul homme, Jésus-Christ » (Rm 5,15). D'ailleurs, le chapitre 5 de la lettre aux Romains, où Paul développe la typologie des deux Adams, doit être complété par les chapitres 6 et 7, consacrés à l'action du Christ, et par le chapitre 8, qui traite de l'œuvre du Saint-Esprit.

Seule une théologie explicite de l'Esprit permet de rendre compte de l'Église en tant que sacrement du salut. La célébration des divers sacrements atteste l'actualité de la prévenance salutaire de Dieu aux étapes marquantes de la vie des croyants : l'initiation chrétienne (baptême et confirmation), l'expérience de la conversion (pénitence/réconciliation), la détresse physique et morale (sacrement des malades), l'existence conjugale (mariage) ou un engagement ministériel (ordre). Dans l'eucharistie, c'est le salut dans sa totalité – dessein de Dieu et réponse de l'homme, offrande, louange et communion – que l'assemblée célèbre en rendant grâce au Père, en faisant mémoire du Fils et en invoquant l'Esprit Saint. C'est le don de l'Esprit, quand il est accueilli dans la foi, qui fait de la vie sacramentelle de l'Église un signe authentique et agissant de l'amour salutaire de Dieu.

Sauvés en espérance

Dans la perspective qui vient d'être esquissée, il ne paraît ni possible ni utile d'élaborer une « ontologie » de l'homme sauvé. Polysémique et mouvante, la notion biblique de salut désigne, non une essence définie une fois pour toutes, mais une dynamique relationnelle et historique, à savoir la réorientation du projet existentiel de ceux et celles qui y consentent en réponse à l'initiative divine. Autant dire que, pour l'homme engagé dans l'histoire, l'œuvre du salut n'est jamais achevée. Elle se présente comme un chemin ouvert sur un au-delà de l'actualité immédiate, un avenir à la fois inconnu et hautement désirable, bref : une espérance.

Lorsque saint Paul parle du salut, il en évoque simultanément la réalisation déjà en cours et l'accomplissement futur, encore à venir. Dans l'épître aux Romains, il propose cette formulation particulièrement concise : « C'est en espérance que nous avons été sauvés » (8,24). Le don gratuit de Dieu, d'ores et déjà accordé, prend corps ici et maintenant sous le régime de l'espérance. Nous avons été

sauvés, mais nous continuons à vivre ici-bas, ce qui signifie que, pécheurs, nous avons derechef à être sauvés. Croire en Dieu sauveur, c'est considérer le salut à la fois comme notre présent et notre avenir, comme le sens ultime de l'histoire et de chacune de nos existences. Celui qui espère le salut accepte la radicale précarité de tout ce qu'il voit présentement dans le monde, y compris sa propre « enveloppe » corporelle. Pour ce qui est de la continuité de son destin personnel, c'est-à-dire de sa relation durable à Dieu et aux autres, il s'en remet à Dieu, qui s'est engagé à cet égard en ressuscitant Jésus. Le croyant n'espère pas un état paradisiaque ; il espère vivre en Dieu ou, comme le dit saint Paul, « être à jamais avec le Seigneur ».

Il va de soi que l'espérance comme figure dynamique du salut est crédible dans la mesure où elle commence à porter des fruits dans le monde présent. « Si quelqu'un est en Christ, écrit Paul, il *est* une nouvelle création. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là » (2 Co 5,17). Chaque baptisé est une nouvelle création, mais il ne répond pleinement à sa vocation que s'il cherche à partager avec d'autres sa propre expérience du salut. Comment est-ce possible ? Le personnage du passeur fournit peut-être un élément de réponse à cette question. Les passeurs établissent des ponts entre ce qu'ils ont vécu ou reçu et les germes d'avenir qu'ils confient à d'autres. Ils s'effacent eux-mêmes au profit du message ou des valeurs qu'ils transmettent. Ils ne sont pas de simples relais puisqu'ils exercent un rôle actif de semeurs d'audace et d'enthousiasme.

Jésus de Nazareth fut un admirable passeur entre deux univers spirituels et entre deux visages de l'unique Dieu vivant. À partir de la foi et des traditions de son peuple, il proposa une voie nouvelle et exigeante : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mc 8,34). Sauvés par grâce et appelés à « travailler à (leur) salut » (Ph 2,12), les baptisés sont nés avec le Christ à une vie nouvelle. À ce titre, ils sont par vocation des *passeurs d'espérance* à la suite de leur maître.